

SUPERHEBDO

POP MUSIC

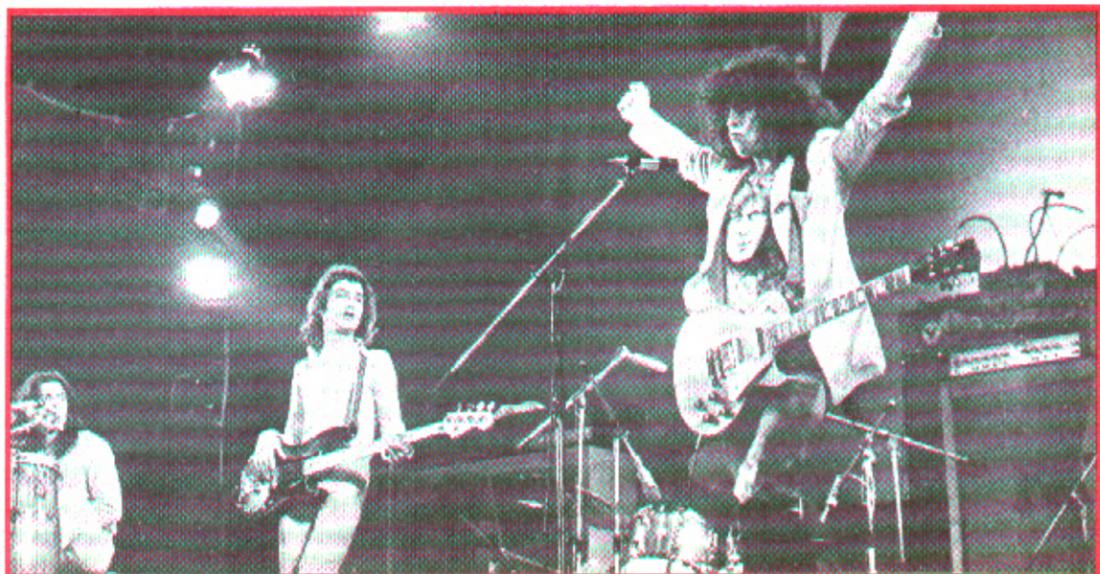
LÉO FERRÉ :
Pourquoi
Zoo ? voir p. 4



T. REX A WEMBLEY : 12 000 FANS

Il y a quelques jours à Londres, Ringo Starr, caméra au poing, filmait le nouveau dieu anglais de la scène, Marc Bolan, qui se produisait avec son groupe T. Rex, au Wembley Pool. Quelque 20 000 personnes, vêtues à l'image de Bolan, s'étaient entassées pour assister à ce spectacle (le premier en Angleterre depuis six mois), présenté par Rosko et qui s'annonçait délirant. Une fois de plus, T. Rex allait déclencher ce phénomène d'extraordinaire sublimation de la foule que l'Angleterre n'avait plus connu depuis les Beatles, c'est-à-dire depuis les années 64-65. Bien avant que Bolan apparaisse, le public, constitué essentiellement de filles, s'agitait, hurlait. Rosko posa alors la question rituelle : « Are you ready ? ». Prêts, ils l'étaient tous depuis longtemps, impatients de voir apparaître sur la scène leur idole. Enfin... Bill Legend et Steve Currie sont déjà en place, Mickey Finn apparaît avec sa batterie et ses congas... Le seul sourire de Marc suffit à combler les filles, béates, prostrées et déjà envoûtées. Les premières chansons furent à peine audibles, tant cris et clameurs fusaient de tous les coins de la salle. Bolan demanda alors un peu de calme, de façon à ce que le concert puisse se dérouler normalement.

Ce fut alors la succession des « Jeepster », « Telegram Sam », « Cadillac », « Hot Love », « Girl », « Cosmic Dancer », « Summer-time Blues ». Le spectacle se termina sur un « Get It On » qui ne fut pas sans rappeler Jimi Hendrix. Après l'apothéose, escorté par ceux-là mêmes qui veillaient sur les Beatles, T. Rex quitta la salle.



LEO FERRÉ : "moi, j'ai une vie de prince"

Léo Ferré se produit aujourd'hui avec un groupe dit de pop music. Quels sont ses rapports avec lui, qu'est-ce que cela peut apporter de nouveau à la chanson française, et dans la vie de Léo Ferré lui-même ? C'est ce qu'il a bien voulu faire ressortir au cours de cette interview exclusive.

Alain DISTER

Pop Music — Il y a combien de temps que tu te produis avec Zoo ?
Léo Ferré — Eh bien, nous avons fait un disque. Les circonstances ont voulu que je fasse « Le Chien » et « La The Nana » avec eux d'abord. Et puis, on m'avait demandé de chanter l'année dernière aux Halles pour le journal « Politique Hebdo » qui sombrait. Et cela a été extraordinaire. On avait demandé aux Zoo de venir, et j'ai chanté « La The Nana » à la fin, avec eux, dans le vestiaire. Et cela nous a donné l'idée de faire le disque ensemble, après.

C'était un peu cintré, cette façon de faire les disques avec l'orchestre conventionnel et tout ça. Comme d'autre part cela m'intéresse beaucoup, la musique pop... Je ne l'ai connue qu'à travers les groupes anglo-saxons, qui sont pour la plupart de très bons musiciens. Je l'écoutais comme un auditeur normal... Nous avons donc décidé de faire quelque chose ensemble, en tous cas pour moi, pour la joie de le faire. Ce n'est d'ailleurs pas une affaire d'argent : les Zoo, leurs voyages, leur voiture, tout ça, c'est à ma charge. Mais c'est intéressant, cela m'apprend autre chose. Ça me réapprend un métier nouveau. Tous les jours, ça se renouvelle. Le type qui s'ankylose dans un système, il est foutu.

P.M. — C'est un nouveau public, en quelque sorte ? Zoo amène un nouveau public ?
L.F. — Non. Même les jeunes sont gênés par ça.

P.M. — Le fait que tu joues avec les Zoo...
L.F. — D'abord, ils ne comprennent pas. Actuellement, on fait un spectacle sans entracte. Ils arrivent, ils jouent trois quarts d'heure, et puis moi j'arrive et je chante seul avec Popaul. Et puis ils reviennent, et on chante ensemble. Les gens comprennent pas. Mais pourquoi les Zoo... pourquoi Ferré... Ferré, c'est la messe. Bon. Ben, y en a marre, à la fin.

P.M. — Il y a une image sur toi, de chanteur-poète, et tu avais un certain public, plus âgé que celui que tu as maintenant.

L.F. — Beaucoup plus âgé. Maintenant, au-dessus de trente ans, c'est rare que les gens viennent.

P.M. — Crois-tu que c'est la pop music qui les attire ?
L.F. — Non. Déjà, avant...

P.M. — Tu étais branché sur la pop music, les groupes anglais, les Moody Blues...
L.F. — Je les écoutais, parce que ça me plaisait.

P.M. — Il y a combien d'années à peu près ?
L.F. — Depuis 68.

P.M. — Et tu te vois faisant la même chose avec un groupe anglais ?
L.F. — Oui. Puisque j'avais proposé aux Moody Blues de le faire. Mais ça n'avait pas marché, parce qu'ils avaient des problèmes de disques. Des problèmes extra-musicaux. Je voulais faire quelque chose avec eux bien avant les Zoo. Je ne connaissais pas les Zoo.

P.M. — Qui te les a présentés ?
L.F. — Ils sont dans la même maison que moi.

P.M. — Tu retires dans le contexte pop, le contexte pop français, avec un groupe français qui, lui-même, a une renommée internationale... Si toi tu te produis en Angleterre ou aux Etats-Unis avec eux, tu penses qu'il va se passer quelque chose ?
L.F. — Je ne peux le faire qu'avec mes chansons traduites. J'ai refusé d'aller en Amérique...

P.M. — Tu pourrais chanter en anglais ?
L.F. — Je ne sais pas beaucoup d'anglais ; mais, même avec l'accent, je pourrais. Faudrait que ça soit très très bien traduit.

P.M. — Aux Etats-Unis, tu retrouverais un peu ce contexte pop qui se crée en France aujourd'hui. Comment te situes-tu par rapport à tout ce mouvement, tout ce qui s'est passé ces dernières années ?
L.F. — Je ne me rends pas compte, je suis vraiment très loin de tout ça.

P.M. — Il y a tout un mouvement qui dépasse la musique et entraîne beaucoup de choses... Transformation des modes de vie... Penses-tu apporter quelque chose là-dedans ?
L.F. — Je ne sais pas. Il y a des chansons que je ne chante pas quand je suis avec Popaul ; que je chante avec eux. Donc, en définitive, que j'ai faites en fonction d'eux. Notamment dans mon dernier disque, « Les Pops ». Eh bien ça, c'est un peu ce que je pense. Que la pop music devient une pop life.

P.M. — Pop culture...
L.F. — Tout un mouvement de libération dans le rythme, dans le muscle, dans la joie. Qui est dû en grande partie à la musique.

P.M. — Les gens peuvent danser...
L.F. — C'est un signe convaincant, difficilement explicable. Faudrait une sociologie de la pop, qui irait très loin, dans un sens politique même.

P.M. — Quelle peut être ta place en France, comme ailleurs Bob Dylan ou Leonard Cohen ?
L.F. — Je pense qu'il ne faut pas faire de parallèle avec les Etats-Unis. En ce qui concerne Bob Dylan et Leonard Cohen. Parce que, eux, ils ont une audience incroyable.

P.M. — Toi aussi, d'une certaine façon...
L.F. — Oui, mais c'est en France. Il faudrait que l'audience s'élargisse de plus en plus et dépasse les départements, qu'on casse la gueule à la frontière. Passer d'un pays à un autre avec tous ces papiers, c'est vraiment moyenâgeux.

P.M. — Si moi, avec ce que je fais, j'étais américain, ça serait extraordinaire, parce que j'aurais l'audience.
L.F. — Et tu crois que cela peut arriver, en France, cette audience ?

P.M. — Ah, mais en France, ça marche déjà très bien. Maintenant, ça prend des proportions très importantes, beaucoup plus qu'avant.
L.F. — Est-ce que tu te sens transformé par ça ? Ta conception de l'anarchie, est-elle transformée ?
L.F. — Tous les jours. Je me sens transformé tous les jours. Ma conception de l'anarchie n'évolue pas, parce que je suis anarchiste depuis que je suis tout petit, j'étais anarchiste sans le savoir. L'anarchie, c'est une affaire grave, c'est l'affaire ziu solitaire. Mais

code Napoléon, c'est le droit romain...

Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

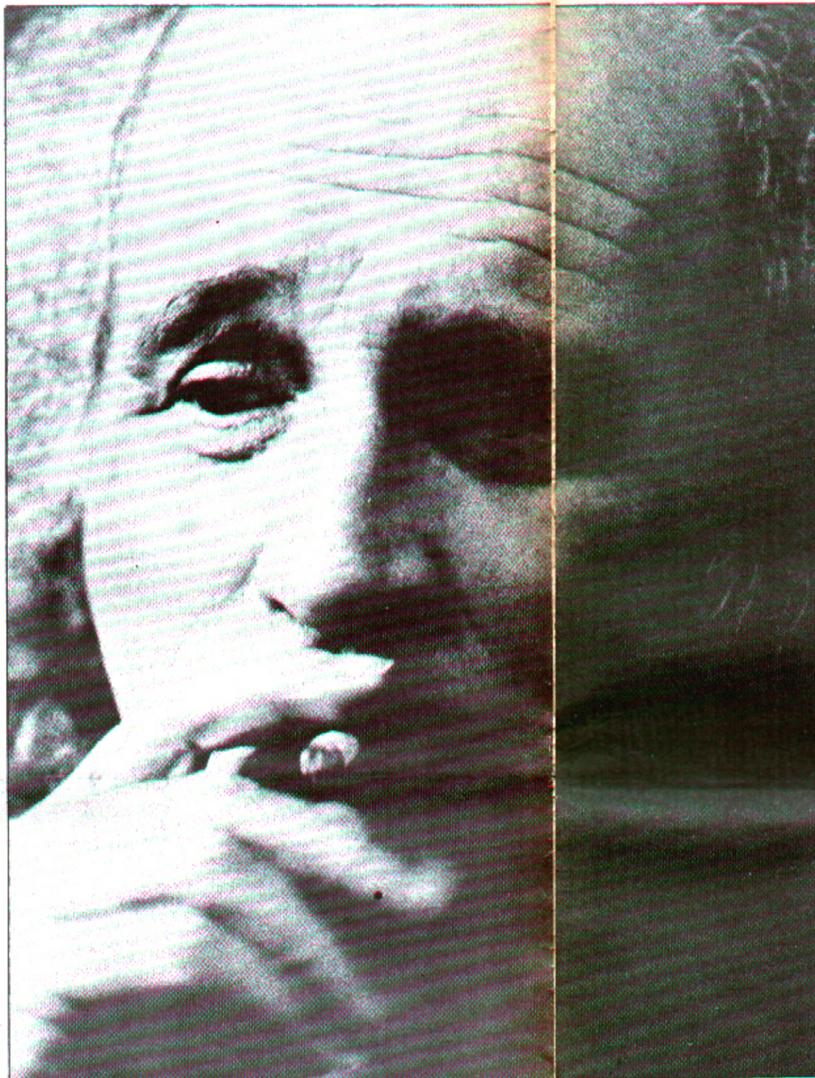
P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.



code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.

P.M. — Seul ?
L.F. — Tout seul. C'est dans la tête que les gens doivent se rendre compte...

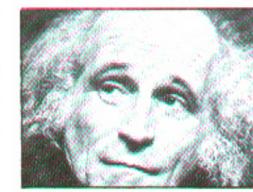
P.M. — Il y a un problème de rapport entre l'homme et la technologie ; comment il va se servir de la technologie comme un prolongement de lui-même.
L.F. — C'est admirable... Les machines. Je dis qu'on vit dans une époque dégueulasse... Si on se laisse manger par ça, on devient des matricules.

J'ai beau jeu de parler comme ça, parce que je suis libre, plus libre que les hommes dits libres.

P.M. — Eux se considèrent comme libres.
L.F. — Oui, mais ils ne sont pas libres. Enfermés dans leur système de cartes perforées. C'est l'histoire du graffiti dans le métro : « Cours,

code Napoléon, c'est le droit romain...
Bon. Quand on me dit : « Vous êtes anarchiste, vous voulez détruire », eh bien, je réponds : « Oui, je veux détruire. Il faut détruire ». Ce n'est pas la révolution, l'insurrection permanente.

P.M. — Pour remettre en question globalement la société, il faut donc commencer par se remettre en question soi-même...
L.F. — Avant de faire le ménage dans la tête des gens. Et il n'y a que les gens eux-mêmes qui puissent le faire. Moi, si je m'aperçois que je fais attention à mon costume, je suis foutu. Si, vis-à-vis d'une certaine forme de la solitude, moi, vraiment enfermé, j'ai des habitudes, là, je suis un bourgeois, je suis foutu, moi. Je combats ça moi-même, tous les jours.



P.M. — En fait, le risque, le risque total à prendre, c'est de sortir carrément du truc ; comme dit Gédé, c'est d'arrêter, de sortir, d'aller se balader dans la nature pendant un an ou deux et de réfléchir un peu à ce qu'on a fait, où l'on est.

L.F. — Oui, seulement le drame, la seule réponse qu'ils font, les gens qui sont contre, c'est : il faut bouffer.

P.M. — Mais ça n'empêche pas de bouffer.

L.F. — Oui, je crois, mais la plupart des gens n'ont pas ce sentiment. Dans nos pays, on ne meurt pas de faim. On peut travailler une heure pour bouffer un bout de pain.

Je ne peux pas le faire parce que

j'ai des responsabilités énormes. Un homme à mon âge, sensible et romantique comme je suis, il s'est forcément créé des trucs autour de lui. Alors, il y a des gens qui l'aiment. Alors, il se sent le père d'un tas de trucs. Un jour, je me disais : « Il faudrait que je parte ». Je peux pas le faire, mais ça m'est venu à l'idée. Je me disais : à quoi ça sert, l'absurdité monstrueuse de cette vie de dingue ?

P.M. — Et encore, tu as quand même le choix...
L.F. — Moi, j'ai une vie de prince.

P.M. — Nous sommes des privilégiés...
L.F. — Je le sais, mais ça s'est pas fait comme ça. J'enviais les gens qui étaient au mois quelque part. Parce

L.F. — Oui, seulement le drame, la seule réponse qu'ils font, les gens qui sont contre, c'est : il faut bouffer.

P.M. — Mais ça n'empêche pas de bouffer.

L.F. — Oui, je crois, mais la plupart des gens n'ont pas ce sentiment. Dans nos pays, on ne meurt pas de faim. On peut travailler une heure pour bouffer un bout de pain.

Je ne peux pas le faire parce que



que moi, je n'ai jamais été au mois nulle part.

P.M. — C'est une question bateau ; sachant par quoi tu es passé, si c'était à refaire, est-ce que toi, par exemple, tu ferais comme les jeunes aujourd'hui, tu te barrerais en Inde ou au Népal ?

L.F. — Je crois pas que j'aie ce tempérament. Moi, je suis un voyageur. Je voyage là-dedans, le voyage immobile. Avant, je voyais même pas les hommes. Maintenant, ce qui m'intéresse, c'est les gens. Dans chaque être humain, il y a quelque chose. Il n'y a pas un type entièrement bon, comme il n'y a pas un type entièrement mauvais, crapule.

P.M. — Il y a toujours une faille.

oh! ZOO

NOUVEL ALBUM

HARD TIMES. GOOD TIMES

REVIERA 527001

Reviera